

ma tête. Seulement, il faudrait d'abord atteindre le plafond ; et à moins qu'il ne me pousse des ailes, je ne me rends pas compte du tout de la façon dont je pourrai m'y prendre.

Il en était là de ses réflexions, lorsque le bruit d'un grincement de clef lui fit retourner la tête. La porte s'ouvrit et Ben s'attendait à voir entrer le personnage repoussant qui lui servait de geôlier. Mais à sa grande surprise, ce ne fut pas son geôlier qu'il aperçut. Ce fut une femme jeune et belle, à la physionomie douce et au regard bienveillant.

—Mais c'est un véritable conte de fées ! s'écria Ben : et pendant un moment, il se demanda si ce n'était point le fantôme de Julia Russel qui avait eu pitié de sa détresse, et qui venait lui ouvrir les portes de sa prison. Mais il reconnut bien vite que ce n'était pas un fantôme qu'il avait devant les yeux ; et à supposer que ce fut une fée protectrice, la fée avait pris, pour la circonstance, la forme d'une simple mortelle.

—Non, vous ne rêvez pas, mon jeune ami, dit une voix douce et harmonieuse. Je viens vous offrir le moyen de sortir d'ici.

—Dieu vous bénisse, madame, pour l'intérêt que vous me témoignez. Et que faut-il faire ?

—Vous m'avez l'air d'un bon jeune homme, reprit la dame ; et je voudrais vous aider. Mais mon pouvoir est limité. Je ne puis vous faire recouvrer la liberté qu'à une condition.

—Et laquelle, madame ?

—Si vous consentez à jurer sur l'Évangile de ne jamais révéler un seul mot de ce que vous savez sur cette maison et sur les personnes qui l'habitent, je m'engage à vous faire ouvrir les portes à l'instant même.

Ben reconnut à ces paroles qu'il n'avait point affaire à une fée protectrice, mais à une simple complice des gens qui l'avaient enfermé.

—Ne rien révéler est joli, se dit-il à lui-même. Cela me serait d'autant plus facile que je ne sais encore absolument rien. Mais cela me prouve en même temps qu'il y a quelque chose ; et je me garderai de rien jurer. Puis il reprit tout haut : Ce que vous me demandez là est impossible, madame. Je vous prierai même de dire, de ma part à ceux qui vous ont envoyés que je sortirai d'ici, de gré ou de force, foi de Ben, et qu'une fois libre, je leur conseille de prendre garde à eux. On ne séquestre point à Montréal les citoyens paisibles, et je ne sortirai d'ici que pour tirer de ceux qui m'y ont enfermé une prompte et terrible vengeance.

—Pauvre jeune homme ! reprit la dame avec un soupir. Vous vous méprenez sur ce que je suis ; et je vois que vous m'accusez au foud de votre cœur, pendant que mon désir le plus ardent est d'écarter de vous le danger terrible qui vous menace. N'avez-vous point compris à cette trappe et à ces barres de fer, que d'autres sont entrés ici avant vous et qu'une fois entré on n'en sort pas ? N'avez-vous point compris qu'il y a de votre vie ; et que si votre jeunesse ne m'avait émue et poussée malgré moi à la démarche que je fais en ce moment, déjà tout espoir aurait cessé pour vous et pour ceux qui vous aiment ?

—Ah ça ! qui donc êtes-vous, s'écria Ben. J'avais cru jusqu'ici à une plaisanterie de très mauvais goût. Mais si vous le prenez sur ce ton, à nous deux alors ! Ah ! je suis tombé dans une caverne de brigands ! Ah ! vous êtes des assassins ! Ah ! vous voulez du drame ! Eh bien va pour le drame !

Alors Ben, avec une énergie qu'on n'aurait pas attendue de son jeune âge et de sa taille frêle s'élança sur la femme, la saisit à la gorge et la serra avec force jusqu'à ce qu'elle perdit connaissance ; puis, s'emparant de son trousseau de clefs, il se dirigea vers la porte qu'il ferma à double tour et descendit rapidement l'escalier.

Au moment où il atteignait la porte de sortie, un homme, évidemment le Cerbère de cette demeure maudite se précipita au devant de lui en criant :

—Où allez-vous ? on ne sort pas !

Au même moment, on entendit au premier étage des cris qui prouvaient que la dame enfermée par Ben, commençait à reprendre connaissance.

Ben ne perdit pas son sang-froid.

—Imbécile ! s'écria-t-il. Vous n'avez donc pas entendu la chute d'un corps ! Vous ne savez donc pas que votre maîtresse vient d'avoir une attaque et que je cours chez le pharmacien l'Triple brute, la porte d'une seule minute peut être la cause d'un grand malheur !

Effectivement les cris et les trépignements qu'on entendait au premier étage n'avaient rien d'humain. Le Cerbère con vaincu de l'imminence du péril ouvrit vivement la porte à Ben, qui se précipita d'un seul bond dans la rue.

—Ouf ! dit-il quand il se sentit hors de portée. Quelle équipée, mes enfants, je crois que je l'ai échappée belle ! C'est égal, je me figure que j'étais en train d'inspirer un tendre intérêt à une ogresse, et ma conduite vis-à-vis de cette jolie mangeuse de chair humaine n'a pas été chevaleresque. Mais, ma foi, nécessité n'a pas de loi. Ce sont décidément des brigands qui habitent cette maison ; et il faudra surveiller de près leurs faits et gestes. Qui sait... ? ajouta-t-il. Mais allons d'abord rassurer ma mère et Jenny. Pauvre Jenny ! Je suis sûr qu'elle me croit mort !

#### CHAPITRE IV.

##### UN MYSTÈRE INDÉCHIFFRABLE

Le meurtre de la veille était l'objet de toutes les conversations. On ne se rencontrait nulle part sans commencer par s'entretenir de la dame au doigt coupé. Pendant que la police poursuivait mystérieusement ses investigations, la presse qui vit de publicité avait mis ses plus habiles reporters en campagne ; et l'on voyait s'étaler à la porte des principaux journaux de grandes affiches sur lesquelles on pouvait lire en caractères gigantesques :

*Le crime d'hier  
L'Inconnue au doigt coupé  
La Chambre du crime  
Les premières constatations  
Nouveaux détails*

Malheureusement, les détails nouveaux et topiques étaient ce qui manquait le plus ; et les nouvellistes avaient beau se battre les flancs, ils ne pouvaient que constater l'insoudable mystère qui planait autour de ce meurtre.

La Presse publiait en première page, le plan de la chambre dans laquelle Julia Russel avait été assassinée, et contenait l'article suivant :

Un crime étrange et mystérieux a jeté hier la consternation dans la ville de Montréal.

Une femme jeune, belle, appartenant selon toute apparence à la société la plus aristocratique, a été assassinée en plein jour, dans un hôtel situé au centre de la ville, sans que les cris de la victime aient été entendus à travers la faible cloison qui la séparait des chambres voisines.

D'infâmes meurtriers ont pu pénétrer dans sa chambre, en échappant à la surveillance du personnel de l'établissement, accomplir leur sanglante besogne et se retirer ensuite sans attirer l'attention de personne.

C'est par suite d'un pur hasard qu'une lingère, entrant peu de minutes après le crime, dans la chambre No. 10, s'est trouvée en face du cadavre de la dame au doigt coupé et qu'elle a immédiatement donné l'alarme.

Malheureusement, il était trop tard !

Nos annales judiciaires ont, une fois de plus, à enregistrer un sombre forfait.

Malgré l'habileté éprouvée de notre police, le crime s'est accompli dans des conditions qui laissent à craindre que l'obscurité la plus impénétrable ne dérobe les meurtriers à la main de la justice.

La victime est une étrangère, qui était inscrite à l'hôtel sous un nom d'emprunt.

Non seulement, elle n'était connue de personne à Montréal, mais il est probable qu'elle ait pris un soin tout particulier pour dissimuler son nom et sa personnalité véritable.

Peut-être, en se cachant ainsi, croyait-elle échapper au péril qui menaçait son existence et dépester ses meurtriers.

Tout, en effet, semble faire croire à un drame domestique.

L'argent qu'on a trouvé dans le secrétaire de Julia Russel prouve que le vol n'était pas le mobile du meurtre.

L'enlèvement de tous les papiers de nature à mettre la justice sur la trace du nom et de la résidence de la morte, établit surabondamment que le crime a été commis avec préméditation, et par des hommes d'une habileté consommée, dont la principale préoccupation a été de supprimer toute possibilité d'identifier la victime.

Il n'est pas difficile de conjecturer que le doigt coupé devait porter une bague, sans doute une alliance que les meurtriers ont tenu à